

MORALISME DE FAÇADE ET PLAISIR ROMANESQUE : LA PAYSANNE PARVENUE DU CHEVALIER DE MOUHY, UNE RÉÉCRITURE SUBVERSIVE DE MARIVAUX ?

Marion BALLY¹

Résumé : Charles de Mouhy, romancier prolifique de la première moitié du XVIII^e siècle, réécrit de manière conventionnelle des chefs-d'œuvre de son époque à destination d'un large public pour s'assurer un succès commercial. Pourtant, il cache peut-être, derrière ses titres en trompe-l'œil et le moralisme de façade de la narration, une composante subversive. La Marianne de Marivaux devient une Marianne aventurière, un paysan parvenu au féminin qui évolue dans un monde social réaliste nécessairement semé d'embûches et de compromissions. Il produit ainsi une figure inacceptable, qui semble ne pouvoir exister que dans un monde romanesque où les lois morales et sociales sont suspendues. Loin de le répéter stérilement, c'est en lisant le chef-d'œuvre marivaudien à contresens et en faisant primer le plaisir des aventures narrées sur les réflexions morales du cadre narratif que Mouhy produit un mode de lecture romanesque résolument subversif.

Mots clés : roman-mémoires, imitation, subversion, réalisme, littérature populaire, sociologie de la littérature, esthétique de la réception, romanesque

Abstract: Charles de Mouhy – one of the most prolific novelists of the first half of the eighteenth century – re-wrote the successful novels of his time for commercial reasons, offering to a large readership conformist versions of contemporary masterpieces. However, his misleading titles and his seemingly moralizing narration may hide a subversive dimension: he turned Marivaux's Marianne into an "aventurière" (both a rogue and an adventurer), and feminized the type of the "paysan parvenu". He thus made his heroine navigate a realistic social world, and created a character acceptable only inside a novelistic work, where moral and social laws are suspended. Far from being a fruitless repetition, his book proceeds from a deviant reading of Marivaux's masterpiece, which values the pleasure of adventure over the moral reflection of the narration and thus promotes a subversive way of reading.

¹ Doctorante en langues et littératures françaises, Université Rennes 2, Laboratoire CELLAM. Thèse : « Le Chevalier de Mouhy ou le roman comme survie : étude sociopoétique d'un "regrattier" du XVIII^e siècle » sous la direction de Florence Magnot-Ogilvy.

Keywords: roman-mémoires, *imitation*, *subversion*, *realism*, *popular literature*, *sociology of literature*, *aesthetics of reception*, *romance and novel*

Le chevalier de Mouhy (1701-1784) est l'un des romanciers les plus prolifiques de la première moitié du XVIII^e siècle. Poussé par l'indigence dans laquelle il vivait à multiplier les publications, il bénéficie de l'essor du roman « par parties séparées² » et se lance en littérature en 1735 avec sept romans qu'il commence à publier simultanément³. Tour à tour considérée comme un « prodige » et comme un fléau⁴, sa fécondité provoque l'incrédulité du public : comment fait ce chevalier de Mouhy pour écrire autant et aussi vite ? C'est qu'il ne dédaigne pas de se faire « regrattier⁵ », de se livrer à un commerce littéraire de seconde main qui consiste à recycler les plus beaux morceaux des grandes œuvres littéraires contemporaines. Ainsi, de *La Paysanne parvenue*, dont le titre est une déclinaison du *Paysan parvenu* de Marivaux, aux *Mémoires d'une jeune fille de qualité qui ne s'est point retirée du monde*, directement inspirés de Prévost⁶, Mouhy se plaît à s'inscrire dans le sillage des grands succès de son temps et à les réécrire. Il n'est certes pas le seul à en user ainsi : la vogue des *Mille et une nuits* entraîne par exemple d'innombrables réécritures (et notre auteur ne manque pas de proposer la sienne⁷), mais sans doute se distingue-t-il par la mise en œuvre plus systématique de cette « ruse » destinée à « appeler les lecteurs⁸ », comme le relèvent déjà les critiques contemporains. Il est certain que l'opportunisme joue un grand rôle dans ces réécritures, mais en analysant en détail l'une d'entre elles, *La Paysanne parvenue* (1735-1737), nous verrons que cette répétition est peut-être plus critique qu'il n'y paraît. On peut y déceler une composante subversive⁹, sinon par rapport aux valeurs morales dominantes, du moins par rapport

² ESCOLA Marc et al., *La Partie et le tout : la composition du roman, de l'âge baroque au tournant des Lumières*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011, p. 6.

³ Il s'agit des *Mémoires posthumes du comte de D. B.*, de *Paris ou le mentor à la mode*, des *Mémoires de M. le marquis de Fieux*, de *Lamekis*, de *La Mouche*, du *Démeslé survenu à la sortie de l'opéra* et de l'ouvrage qui nous intéresse, *La Paysanne parvenue*.

⁴ Charles-Joseph de Mayer et Charles-Georges-Thomas Garnier emploient le terme de « prodige » dans la notice consacrée à Mouhy dans leur *Cabinet des fées*, t. XXXVII, Amsterdam, s. n., 1786, p. 209 ; Pierre-François Guyot Desfontaines dans la lettre 35 de ses *Observations sur les écrits modernes*, t. III, Paris, Chaubert, 1735, p. 117 compare Mouhy à un « général qui assiège cinq places à la fois ». À l'inverse, Simon Henri Dubuisson dans la lettre 15 des *Lettres du commissaire Dubuisson au marquis de Caumont* [1735-1741], éd. ROUXEL Albert, Paris, P. Arnaud, 1882, p. 145-146, écrit en décembre 1735 : « Si Dieu ne nous délivre pas de lui par une mort subite, je ne vois plus que la ressource de le tuer pour nous mettre à l'abri d'être submergés par ses productions ».

⁵ VOLTAIRE, « Vers et poésie », *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, t. VIII, éd. CRONK Nicholas et MERVAUD Christiane, t. XLIII des *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, p. 456.

⁶ En l'occurrence, des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* (1728-1731).

⁷ Entre autres auteurs inspirés par la traduction d'Antoine Galland, parue entre 1704 et 1717, Thomas-Simon Gueulette publie à lui seul *Les Mille et un quarts d'heure* (1712), *Les Mille et une heures* (1733) et les *Mille et une soirées* (1765) ; Jacques Cazotte, *Les Mille et une fadaïses* (1742) ; Mouhy lui-même, *Les Mille et une faveurs* (1740).

⁸ Selon les mots de Guillaume Imbert dans *Le Mercure de France*, 18 septembre 1784, « Nécrologie », p. 122.

aux normes romanesques telles qu'elles sont pratiquées par des auteurs devenus canoniques, et par Marivaux au premier chef.

La Paysanne parvenue, réécriture « populaire » de La Vie de Marianne

L'un des éléments qui laissent à penser que la recherche du succès commercial ne rend pas compte de l'ensemble des stratégies de réécriture employées par le chevalier de Mouhy est que ses titres pastichés sont souvent des trompe-l'œil. Alors que d'autres imitateurs se contentent de calquer l'intrigue des romans dont ils s'inspirent, Mouhy a soin d'y introduire des décalages signifiants. *La Paysanne parvenue* n'échappe pas à la règle : à première vue, c'est moins une réécriture de son pendant masculin, *Le Paysan parvenu* de Marivaux, que de *La Vie de Marianne*. Comme l'a bien montré Annie Rivara, on y retrouve de nombreux épisodes¹⁰. Par exemple, la scène initiale où Marianne se rend à l'église est dupliquée à trois reprises chez Mouhy qui, vivant de sa plume, a recours à l'*amplificatio*. Comme Marianne, l'héroïne de Mouhy, Jeannette, reçoit des cadeaux de protecteurs mal intentionnés auxquels elle est forcée de renoncer ; la Dutour, lingère à la fois maternelle et ridicule qui accueille Marianne à Paris, devient chez Mouhy Barbe, une cuisinière qui est aussi la tante de Jeannette¹¹. La genèse du texte confirme l'hypothèse d'une réécriture, mais complexifie un peu les hiérarchies établies : Marivaux a certes le primat, ayant publié les deux premières parties de *La Vie de Marianne*, respectivement en 1731 et 1734, quand Mouhy commence à publier sa *Paysanne* en 1735, mais ensuite les dates de publication se mêlent, ce qui empêche de conclure à une influence unilatérale¹². Marivaux aurait même pu s'inspirer de Mouhy pour certains détails de son chef-d'œuvre. Annie Rivara résume ainsi la situation : « La publication du roman de Mouhy s'entrelace, tel un lierre parasite, dans celle de *Marianne*, et parfois propose des éléments

⁹ Le terme est entendu dans le sens que lui donne Judith Butler dans *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. KRAUS Cynthia, Paris, La Découverte Poche, 2006, à savoir comme un « mod[e] répétiti[f] qui ne consiste pas purement et simplement en une imitation, une reproduction, et qui ne revien[t] donc pas à consolider la loi », p. 106.

¹⁰ RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 128-133 et p. 459-464.

¹¹ Les scènes à l'église se situent dans *La Vie de Marianne*, éd. GILOT Michel, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1978, p. 89 ; dans *La Paysanne parvenue*, éd. COULET Henri, Paris, Desjonquères, 2005, p. 39, p. 280-281, p. 410-411. Marianne renvoie ses cadeaux à Climal p. 165, Jeannette au vieux marquis p. 398. La Dutour est présentée p. 68, Barbe, p. 264-266.

¹² C'est ce que montre RIVARA Annie dans *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746, op. cit.*, p. 459-462 : la troisième partie de *La Vie de Marianne* paraît également en 1735, les quatrième, cinquième et sixième parties en 1736, les septième et huitième parties en 1737, les parties IX, X et XI en 1742. En ce qui concerne *La Paysanne parvenue*, après les deux premières parties parues en 1735, les parties III à VII sont publiées en 1736, les dernières, de VIII à XII, en 1737. Mouhy commence donc plus tard, mais avance plus vite dans l'écriture que Marivaux, qui ne terminera jamais son roman.

que Marivaux réutilise et transforme¹³. » Ce résumé, bien qu'exact, est biaisé, car il postule l'infériorité du chevalier et ne lui concède qu'à demi-mot l'invention d'éléments voués à être transcendés par la plume du grand romancier. Sans mettre en cause la primauté de *La Vie de Marianne* sur *La Paysanne parvenue*, nous souhaiterions nous abstraire d'une comparaison systématique de l'œuvre avec son modèle ou avec sa réalisation idéale, pour concéder une part d'autonomie à l'œuvre de Mouhy. Nous partons de l'hypothèse, généreuse sans doute, mais non moins fertile, qu'il a voulu écrire un autre roman pour s'adresser à un public différent et proposer un mode de lecture alternatif, subvertissant le cadre de la réécriture marivaudienne pour s'acheminer vers une écriture propre.

La question du lectorat de Mouhy n'est pas encore tranchée. Certains critiques contemporains l'accusent de s'adresser aux « nègres des colonies¹⁴ », aux prostituées¹⁵ ou aux domestiques¹⁶, mais sans doute y a-t-il une grande part de fantasme dans ces représentations qui relèvent avant tout de la figure de style. F. C. Green, qui a redécouvert *La Paysanne parvenue* dans les années 1920, conforte cependant l'hypothèse d'une littérature relativement « populaire¹⁷ », en écrivant que, contrairement aux romans de Marivaux qui sont destinés à un public bourgeois ou aristocratique familier des codes de la bonne société, ceux de Mouhy « éveillent la curiosité du lecteur moyen » en reflétant une « vie moyenne, probable¹⁸ », voire qu'ils s'adressent, avant la *Pamela* de Richardson, aux domestiques et aux servantes¹⁹. Dans l'attente d'une enquête systématique permettant de confirmer ou d'infirmer ces hypothèses, on peut dire *a minima* que les romans de Mouhy, quoiqu'ils n'aient pas été canonisés par l'histoire littéraire, touchaient en leur temps un large lectorat. Ainsi, selon Angus Martin, *La Paysanne parvenue* est « un ouvrage qui sort de l'ordinaire » en termes de succès public²⁰. Cette popularité est en partie liée à une forme de conservatisme moral. Pourtant, derrière un moralisme de surface²¹ qui se refuse à froisser les mœurs dominantes, nous souhaitons montrer qu'il y a, dans le fait d'adapter les tribulations de Marianne à

¹³ RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, op. cit., p. 86.

¹⁴ PALISSOT DE MONTENOY Charles, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* [1779], t. II, Paris, Gérard, 1803, p. 206.

¹⁵ MOËT Jean-Pierre, *Code de Cythère*, Paris, s. n., 1746, p. 21-24.

¹⁶ IMBERT Guillaume, « Nécrologie », art. cit., p. 122.

¹⁷ Ce terme est à prendre dans un sens relativement affaibli, dans la mesure où l'analphabétisme était encore très important au XVIII^e siècle et où une grande partie de la population restait très peu familière de l'écrit. Nous entendons par là un lectorat bourgeois, étranger au monde des salons et de la cour, ayant accès à une culture « populaire », dans le sens que Roger Chartier donne à cette expression, c'est-à-dire régie par une « appropriation » différenciée des codes de la culture aristocratique – voir notamment *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil / Gallimard, 2005, p. 213.

¹⁸ GREEN Frederick Charles, « A Forgotten Novel of Manners of the Eighteenth Century : *La Paysanne parvenue* by Le Chevalier de Mouhy », *The Modern Language Review*, Vol. 38, No. 3, July 1923, p. 313. Traduction personnelle.

¹⁹ GREEN Frederick Charles, « The Chevalier de Mouhy, an Eighteenth-Century French Novelist », *Modern Philology*, Vol. 22, No. 3, February 1925, p. 236.

²⁰ MARTIN Angus, « Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions », *Revue des Sciences Humaines*, n° 139, 1970, p. 383-389.

un plus large public, une forme de subversion paradoxale. Elle consiste à transformer la lecture réflexive ou « métafictionnelle²² » proposée par le roman de Marivaux en une lecture immersive, proprement romanesque²³, qui invite son lecteur à faire l'expérience directe d'une « utopie existentielle », à savoir, par l'identification, d'un programme de vie répondant à un double désir d'harmonie et de toute-puissance²⁴.

Jeannette, une Marianne conservatrice

Le conformisme de Mouhy vis-à-vis de la morale chrétienne et de l'ordre social dominant saute aux yeux : loin d'être une Marianne philosophe capable de mettre ses réflexions par écrit, la Jeannette narratrice, devenue la marquise de L. V., revisite son passé de paysanne naïve et illettrée pour se faire le véhicule d'une morale conventionnelle, prônant l'authenticité, la piété, la chasteté et le respect des hiérarchies sociales.

La visée moralisatrice est affirmée dès la préface et, à plusieurs reprises, la narratrice répète vouloir assurer « l'instruction de [son] sexe²⁵ ». Le texte lui-même est traversé par ce moralisme qui fait primer les valeurs morales dominantes sur toutes les autres considérations (y compris sociales). Ainsi, Jeannette se revendique régulièrement d'un certain bon sens populaire, conforme à son origine mais aussi aux représentations traditionnelles qui opposent la campagne vertueuse à la ville corrompue. Face aux tentations du monde et de la cour, elle regrette fréquemment d'avoir quitté son village et sa famille, et des maximes telles que « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée » (*PP*, 266) ponctuent le récit. La morale religieuse est aussi très présente : en danger, Jeannette s'en remet plus souvent encore que Marianne au Ciel ou à Dieu (*PP*, 85, 94, 283, 290, notamment), et la providence est régulièrement invoquée pour justifier les hasards romanesques (*PP*, 326, 334, 362, entre autres occurrences). La religion sert même de paradigme à l'ensemble du récit, décrit comme

²¹ La plupart des commentateurs s'accordent sur ce moralisme – voir par exemple RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, op. cit., p. 148 et COINTRE Annie, « La Paysanne parvenue en Angleterre », dans HERMAN Jan, PEETER Kris et PELCKMANS Paul (dir.), *Le Chevalier de Mouhy, bagarres et bigarrures*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010, p. 105 qui considère que « c'est par opportunisme commercial qu'il endosse l'habit de moralisateur ».

²² SERMAIN Jean-Paul, *Métafictions, 1670-1730 : la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002, fait de la réflexivité et de la mise à distance du matériau fictionnel une caractéristique essentielle de la littérature d'imagination des années 1670-1730, qui invite à un mode de lecture spécifique, fondé sur la dénonciation des illusions.

²³ Nous rejoignons ici les analyses de CHARTIER Roger dans *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, qui récuse l'idée d'une opposition binaire entre culture populaire et culture savante (raison pour laquelle nous avons utilisé des guillemets autour du mot « populaire ») au profit de l'examen de la diversité des pratiques de lecture.

²⁴ SCHAEFFER Jean-Marie, « La catégorie du romanesque », dans DECLERCQ Gilles et MURAT Michel (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 302.

²⁵ MOUHY Charles de, *La Paysanne parvenue*, op. cit., dans la préface p. 34, mais aussi p. 118, par exemple. Dans la suite de cet article, les références à cette édition seront abrégées par les initiales « *PP* », suivies du numéro de page.

une série d'« épreuves qui peuvent épurer la vertu d'une fille » (*PP*, 231) et au dispositif énonciatif qui s'inspire du modèle de la confession²⁶. Les stéréotypes de la féminité, pour partie contestés chez Marivaux²⁷, se trouvent également renforcés : le roman est tissé de remarques misogynes invitant les femmes à une morale du sacrifice (« plus vous souffrirez pour votre amant et plus vous lui serez chère », *PP*, 179) et les considérant comme coupables des assauts qui sont faits à leur chasteté (« les hommes ne sont entreprenants qu'autant qu'on y donne lieu », *PP*, 293), tout en les dotant de tous les défauts traditionnels : coquetterie, inconstance et jalousie²⁸. La misogynie en vient même à censurer la narration. Ainsi, alors qu'elle parle du destin qui doit l'unir un jour à son bien-aimé, Jeannette précise : « comme femme il ne m'est pas permis d'approfondir la chose, mon sentiment déciderait de peu²⁹ » (*PP*, 177), s'opposant ainsi aux longues réflexions de Marianne, qui dépassent en outre largement le domaine sentimental.

Sur le plan social, le roman n'est pas moins conservateur : alors que l'intrigue raconte l'ascension spectaculaire d'une paysanne devenue marquise, elle concourt à une consolidation des hiérarchies sociales existantes³⁰. Jeannette reconnaît à plusieurs reprises la « distance » qui la sépare du marquis et la supériorité indéniable de ce dernier (*PP*, 320, 340, 432). La morale du mérite seule peut justifier son ascension, comme le note son futur beau-père, garant de l'ordre établi et opposé à l'origine à l'union de son fils et de la paysanne : « j'élève jusqu'aux nues ceux qui se dégagent du limon grossier de la bassesse dont ils sortent, se parent des rayons de la vertu, et brillent par la probité et par l'honneur » (*PP*, 391). La métaphore antithétique de la boue et du soleil trahit une vision tout à fait conservatrice de l'ordre social, en ce que la position d'infériorité de ceux qui sont considérés comme faisant partie de la lie du peuple est justifiée par une prétendue infériorité morale.

Ce conservatisme moral et social se traduit, sur le plan de la forme, par un certain archaïsme, avec une prédominance du modèle du roman baroque du XVII^e siècle. Mouhy en tire la situation archétypale de la femme vertueuse persécutée par le violent (*PP*, 68-69, notamment), les récits de rêves qui prônent la supériorité du chemin épineux de la vertu sur l'autoroute du vice (*PP*, 158-160) et les histoires insérées, qui rappellent le caractère périlleux de l'aventure de Jeannette en lui

²⁶ La logique de l'aveu sincère est régulièrement alléguée par la narratrice pour justifier le récit de ses immoralités. Voir notamment *PP*, p. 118, 269, 292.

²⁷ Voir par exemple la réhabilitation de la coquetterie, vue comme une manifestation de l'intelligence féminine dans MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 83.

²⁸ La coquetterie et la jalousie sont décrites comme des attributs spécifiquement féminins p. 278-279 ; l'inconstance est visée p. 295 ; la vanité, p. 298.

²⁹ La collocation *décider de peu* n'est pas répertoriée dans les dictionnaires de l'époque, sans doute faut-il comprendre le dernier membre de phrase dans le sens de « mon avis n'est guère décisif, importe peu ».

³⁰ Henri Coulet, dans son « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, *op. cit.*, p. 9, souligne la « soumission admirative [de Mouhy] à l'ordre établi » ; Annie Rivara parle quant à elle de « refus de l'engagement idéologique » et de « morale de la réconciliation générale », *op. cit.*, p. 148, bien loin de toute forme de lutte pour l'égalité.

opposant les histoires malheureuses de femmes mortes d'amour ou enfermées dans un couvent. Là encore, Mouhy refuse de brusquer son public, qui a pu trouver dans ce texte, au sein d'une forme novatrice et déstabilisante – celle du roman-mémoires³¹ – des éléments rassurants appartenant à une tradition littéraire aisément identifiable, délaissée par Marivaux après quelques œuvres de jeunesse³².

À première vue, *La Paysanne parvenue* semble donc bien être une réécriture conservatrice de *La Vie de Marianne*, qui a su séduire un large public par sa conformité avec l'ordre social, moral et religieux en vigueur³³. Cependant, lorsqu'on entre dans le détail du texte, certaines contradictions interrogent.

Jeannette, Marianne aventurière ou « paysan parvenu » au féminin ?

Comme le préconise Ugo Dionne, prenons donc « les incohérences comme des pistes permettant de comprendre le système de l'écrivain³⁴ » et explorons, suivant la méthodologie d'Iser, comment se coordonnent (ou s'opposent) les différentes perspectives proposées par le texte³⁵.

Les failles de la morale religieuse

Pour reprendre les mots de Jean Rousset, le roman-mémoire se construit suivant un « double registre » : celui du « récit » des aventures passées et celui du « regard sur le récit », porté par le

³¹ Voir à ce sujet DÉMORIS René, *Le Roman à la première personne du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002, qui lie l'émergence de cette forme au « temps du vertige » (p. 7), moment de mise en question de nombre de certitudes historiques et identitaires.

³² Ces œuvres de jeunesse qui jouent sur les codes du roman baroque sont *Pharsamon ou les Nouvelles Folies romanesques* inspiré de *Don Quichotte* (écrit en 1712, publié en 1737), *Les Aventures de *** ou les Effets surprenants de la sympathie* (1713-1714) et *La Voiture embourbée* (1714).

³³ Nous ne portons évidemment ici aucun jugement de valeur sur ce public. Nous nous situons simplement dans la perspective des théoriciens de Constance, en particulier de Wolfgang ISER, qui, dans *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique* (trad. SZNYCER Evelyne, Bruxelles, Mardaga, 1976, p. 379), considère que « le lecteur ne pourra jamais thématiser ce dont il refuse de contester la valeur [ici, les normes morales et sociales de l'Ancien Régime]. Si la structure l'invite à orienter son regard vers ce qu'il ne peut accepter de thématiser, il en sera irrité ». C'est également le sens des développements de Hans Robert JAUSS sur « l'horizon d'attente » : l'œuvre d'art entretient un « écart » avec ce dernier, mais ne peut le contredire trop frontalement sans quoi elle devient inacceptable (voir *Pour une esthétique de la réception*, trad. MAILLARD Claude, Paris, Gallimard, 1978, p. 53 sq.). Dans cette perspective, la composante subversive d'une œuvre, si elle n'est pas atténuée, rebute donc forcément le public dans un premier temps.

³⁴ DIONNE Ugo, « La mystérieuse affaire du souterrain : bavures et structures du roman mouhien », dans HERMAN Jan, PEETERS Kris, PELCKMANS Paul (dir.), *Le Chevalier de Mouhy, Bagarres et bigarrures*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010, p. 67. Voir aussi RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, op. cit., p. 155 : « le parcours de la parvenue [est] justifié par la morale ou par un sophisme qui couvre les incohérences ».

³⁵ ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, op. cit. Selon ce critique, le sens d'un texte ne s'impose pas au lecteur ; ce dernier propose une « structure de réalisation » de son sens (p. 60), mais le lecteur reste maître d'agencer, suivant son point de vue, les « actes de représentation » successifs offerts par le texte, qui sont autant de perspectives possibles, plus ou moins convergentes (p. 71).

narrateur³⁶. Or nous pouvons d'abord remarquer que la morale religieuse explicite qui se déploie dans la narration-cadre est souvent minée par l'intrigue narrée. Par exemple, dans les trois scènes où Jeannette se trouve à l'église, elle est toujours distraite : au début du roman, l'arrivée du marquis la détourne de la prière, et elle admet que « jamais messe ne fut entendue avec plus de distraction » (PP, 39) ; à la cour, elle admire la piété du roi et celle, apparente, des courtisans, au détriment de la sienne : « il me sembla que j'étais seule distraite et j'en rougis » (PP, 281). De retour au village, enfin, elle est trop occupée à recevoir les compliments d'un financier devenu seigneur, qui la prend pour une grande dame à cause de sa mise, pour prêter attention au sermon (PP, 410). Au-delà de ces scènes ponctuelles, la conviction religieuse de Jeannette paraît très superficielle : l'accès de foi qu'elle ressent au couvent n'est causé que par la forte impression d'un crucifix et d'un tableau du Jugement dernier suspendus au-dessus de son lit. Cette soudaine piété est vite oubliée et, lorsque son amant lui rend visite le lendemain matin, Jeannette admet : « Je m'habillai en priant Dieu tant je craignais de perdre du temps » (PP, 119) – le gérondif soulignant bien le caractère accessoire de cette prière. Notre héroïne ne prie sincèrement que lorsque le Ciel a eu le bon goût de lui accorder des biens terrestres, comme une pension royale (PP, 355), et ses actions de grâce ont alors pour première vertu de lui apporter « la consolation et la tranquillité du cœur, et ce n'est assurément pas un médiocre avantage » (PP, 356). Cette contradiction entre le discours religieux explicite et la pratique religieuse représentée peut s'expliquer de deux manières : on peut soit l'attribuer à une conversion de Jeannette, devenue marquise et narratrice, soit penser qu'il s'agit d'un leurre et que la providence offre une justification conventionnelle à la réussite de Jeannette et sert de prétexte pour dissimuler la force subversive du texte³⁷.

Un réalisme sociologique

Au moment où Mouhy écrit sa *Paysanne*, les romans de parvenus sont à la mode³⁸. Pourtant, peu sont aussi « réalistes³⁹ » que le sien, et c'est peut-être aussi en cela que son texte est subversif⁴⁰. Contrairement à Marivaux qui laisse planer le doute sur les origines sociales de Marianne, tout en

³⁶ ROUSSET Jean, *Forme et signification*, Paris, Corti, 1962, p. 50.

³⁷ Nous nous écartons ici des analyses de HUET Marie-Hélène dans *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII^e siècle* (Paris, Corti, 1975, p. 51-73), qui insiste sur la passivité de Jeannette et sur l'importance du hasard dans son ascension sociale, permettant de sauver sa vertu. Nous pensons précisément que les mentions récurrentes du hasard sont un alibi qui cache la force subversive du texte.

³⁸ On peut citer bien sûr *Le Paysan parvenu* (1734-1735) et *La Vie de Marianne* (1731-1742) de Marivaux, mais aussi *Gil Blas de Santillane* de Lesage (1715-1735), et des textes moins connus tels que *Pinolet ou l'Aveugle parvenu* (1755) de Jean-Antoine Guer et *Jeannette seconde ou la Nouvelle Paysanne parvenue* de Pierre-Alexandre Gaillard (1744). Pour une analyse de cette vogue, voir HUET Marie-Hélène, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII^e siècle*, op. cit.

³⁹ Le terme de « réalisme » est anachronique, mais s'applique particulièrement bien aux romans de Mouhy, qui peuvent à ce titre être associés à une forme de modernité esthétique.

suggérant qu'elle est d'origine noble⁴¹, Mouhy établit fort bien le milieu d'origine de Jeannette : elle est la fille de Jean B., jardinier au château puis bûcheron de la forêt de Fontainebleau, et de l'ancienne femme de chambre de la comtesse de N. (*PP*, 35). Son enfance, si humble soit-elle, est évoquée avec force détails concrets⁴², et notre héroïne n'a échappé au travail manuel – comble de l'indignité pour les lecteurs aristocratiques du XVIII^e siècle – qui incombe à ses frères et sœurs que parce qu'elle a été choisie pour s'occuper du ravitaillement (*PP*, 36). Ainsi préservée de « l'humeur grossière qu'on contracte dans les viles occupations » (*ibid.*), elle évolue dans un univers domestique et féminin où elle est libre de rêver aux récits maternels du grand monde alors que le reste de la fratrie assure la subsistance de la famille en accompagnant le père au bois. Quoiqu'euphémisé, cet ancrage social précis se traduit, sur le plan stylistique, par un penchant inédit pour la description, que F. C. Green qualifie de « méthode photographique⁴³ ». Ainsi, la très longue description de l'appartement de Jeannette à Versailles (*PP*, 245) annonce véritablement le roman balzacien.

À cet intérêt pour la vie matérielle de Jeannette répond une volonté de donner une justification réaliste à son élévation sociale, en se penchant par exemple sur son éducation. Contrairement à Marianne, qui insiste sur sa délicatesse innée et son instinct⁴⁴, Jeannette doit acquérir les codes et les usages du monde : sa mère, puis Mme de G., sa protectrice, l'initient, et le roman tout entier est le théâtre de son apprentissage. La première moitié de la narration met en

⁴⁰ Nous souhaiterions nuancer dans cette partie les analyses d'Antonia Zagamé dans le chapitre « Les auteurs étrangers à la culture littéraire » de son ouvrage *L'Écrivain à la dérobée : l'auteur dans le roman à la première personne, 1721-1782*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011, p. 331-382. Elle défend l'idée que l'in vraisemblance des romans qui mettent en scène des narrateurs populaires (paysans, soldats, prostituées), lorsqu'elle est accentuée par le refus de toute forme de motivation réaliste (telle que l'éducation), est plus subversive que la représentation des moyens utilisés pour accéder à l'écriture, car cette lacune heurte les préjugés du lecteur en laissant entendre que l'intelligence est universellement partagée. Nous pensons que Mouhy, en ancrant l'ascension de Jeannette (qu'il ne décrit pas comme exceptionnelle) dans un univers réaliste tout en sachant qu'elle est invraisemblable, est tout aussi subversif, car il invite le lecteur à prendre au sérieux la possibilité de cette ascension.

⁴¹ Enfant trouvée, Marianne est « vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre », et il lui semble qu'elle est bien plutôt celle de la femme « fort bien mise » qui l'accompagne. Plus loin, cette femme est qualifiée de « dame » et son compagnon de « cavalier », tous deux voyageant accompagnés d'« un laquais » et d'« une femme de chambre » (MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 51-52). Si ces parents putatifs ne sont pas nobles, ils sont donc du moins d'un rang considérable. Il nous semble en conséquence que Marianne, qui commence le récit de ses origines par la notation suivante : « je ne savais pas *encore* si le sang d'où je sortais était noble ou non » (MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 51, nous soulignons), laisse entendre qu'elle a des origines nobles.

⁴² Jeannette décrit les « occupations dépendantes de l'état de son père », la manière dont elle lui « port[e] à manger », ou dont elle va « porter de la crème à [sa] marraine » au château (*PP*, 36). Elle évoque aussi son premier amoureux, Colin, « fils d'un marchand de bois pour lequel [son] père travaillait » et raconte qu'il lui apportait souvent des fleurs.

⁴³ GREEN Frederick Charles, « The Chevalier de Mouhy, an Eighteenth-Century French Novelist », art. cit., p. 314. Traduction personnelle.

⁴⁴ Marianne parle à plusieurs reprises de son « instinct », (MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 56, 67, 88, entre autres). Celui-ci lui permet d'échapper à toute forme de naïveté et de comprendre d'emblée le monde dans lequel elle se trouve plongée. Il est vrai qu'elle a été élevée par un curé et sa sœur « de très bonne famille », mais « ruinés par un procès » (MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 54), ce qui peut expliquer l'acquisition de certains codes mondains. Cependant, de manière significative, la narratrice passe sous silence « tout le temps de son éducation dans [son] bas âge », et elle souligne que, dès ses premières années, elle avait « des grâces et des petites façons qui n'étaient point d'un enfant ordinaire » (*ibid.*).

scène son acquisition progressive du langage : d'analphabète, Jeannette devient une lectrice avide et une autrice de lettres d'amour, mais elle continue à se trahir par ses maladresses, regrettant face à son amant de « ne pas savoir [s']énoncer » et ne comprenant pas l'usage badin de l'insulte « cruelle », qu'elle prend pour une offense (*PP*, 60). Pour faire ressentir les évolutions de son héroïne, Mouhy emploie, surtout dans la première moitié de son œuvre, un langage simple et naïf, allant ainsi contre l'unité esthétique du roman-mémoires, et ce au nom du réalisme. En effet, dans un roman contemporain, *Paris ou le mentor à la mode*, il met en scène un débat sur les mérites respectifs du *Paysan* et de la *Paysanne parvenus* : « le style du paysan est bien différent de celui de la paysanne », « l'un est ampoulé, l'autre est naturel, celui-ci écrit en Rhéteur, l'autre écrit en Cavalier », fait-il dire à l'un de ses personnages⁴⁵, glissant insensiblement du langage employé par les personnages au style de l'auteur, et faisant ainsi un atout de sa faiblesse stylistique.

L'ascension de Jeannette est également ponctuée par le retour régulier d'un sentiment d'inadéquation à son milieu. Contrairement à Marianne qui, à son arrivée à Paris, après une phase d'égarement et de surprise, entre en « sympathie » avec la ville qu'elle découvre, et fait de cette sympathie un signe d'élection, « un pronostic de toutes les aventures qui [doivent] [lui] arriver⁴⁶ », Jeannette, posant le pied à Versailles, fait preuve d'une naïveté risible en demandant si c'est « dans ce beau château [qu'elle va] loger » et en ne percevant même pas le « sourire » doucement moqueur de son accompagnateur (*PP*, 128). La découverte du lieu où va se jouer la promotion sociale se fait donc sous le signe de l'étrangeté, de l'éblouissement et de l'aveuglement : nous ne sommes pas dans un conte de fées, rien n'est joué d'avance. Dans la deuxième moitié du roman, cette étrangeté porte aussi sur le milieu d'origine, symptôme désormais bien identifié de l'état de transfuge de classe, mais qui témoigne sous la plume de Mouhy d'une formidable intuition sociologique. Le retour au pays natal de Jeannette est décrit de manière dysphorique : ses parents ne la reconnaissent pas et elle s'exclame, dans un morceau de bravoure qui fait cohabiter mépris et mauvaise conscience de classe :

Que je la trouvai petite cette maison ! [...] Les préjugés de l'enfance étaient évanouis, j'étais accoutumée au grand, il est plus doux d'aller en avant que de revenir sur ses pas ; que dirai-je ? J'étais assez folle pour me sentir humiliée de la simplicité qui régnait autour de moi, et pourquoi cela ? C'est que je ne respirais que l'ostentation. Que j'étais vaine ! Et que le peu que j'avais été dans le monde m'avait gâtée ! (*PP*, 401)

⁴⁵ MOUHY Charles de, *Paris ou le mentor à la mode*, t. I, Paris, Pierre Ribou, 1735, p. 137.

⁴⁶ MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 56.

Jeannette, paysan parvenu au féminin ?

Ce dernier exemple nous montre que Jeannette est plus proche de son homologue masculin qu'il n'y paraît⁴⁷ : il est exclu que son ascension repose, comme ce peut être le cas pour Marianne, sur la reconnaissance d'une supériorité naturelle. C'est une véritable aventure sociale, qui la conduit à s'affronter, comme Jacob, à l'adage suivant : « l'âme se raffine en même temps qu'elle se gâte⁴⁸ ». Le modèle de Jeannette était-il donc, depuis le début, si bien caché sous le titre insolemment imprimé en couverture ? C'est possible, mais le passage du masculin au féminin, du *Paysan parvenu* à la *Paysanne parvenue* est un peu plus complexe qu'un simple accord. C'est ce que montre Pierre Fauchery, qui postule une « antinomie absolue » en ce qui concerne les « aspects moraux de l'ascension » du paysan et de la paysanne :

Si Jacob réussit, c'est qu'il n'hésite pas à se laisser « séduire » ; chacun de ses manquements à la chasteté semble lui être compté comme mérite par un destin égrillard. Cependant que seule une vertu sans défaillance – sinon sans rouerie – assure le triomphe de Jeannette⁴⁹.

Or cette vertu sans faille qui justifie apparemment l'ascension de Jeannette est, comme la morale religieuse, professée dans la narration sans être vraiment mise en œuvre dans l'intrigue. La paysanne parvenue a beau affirmer sa fidélité aux solides valeurs morales inculquées par la vie de village, elle ne cesse de dissimuler son identité. Dès la première ligne du roman, elle avoue : « il m'en coûte infiniment d'avouer ma naissance » (*PP*, 35), offrant ainsi un contrepoint à la bravade de Jacob qui déclare : « Le titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naissance ; je ne l'ai jamais dissimulée⁵⁰. » Sans doute ce décalage est-il le signe du potentiel subversif plus important de la femme parvenue.

Le texte se structure aussi autour du tabou d'une ambition au féminin, et explore les liens obscurs entre sensualité et pouvoir. L'amour de Jeannette pour le marquis pourrait bien être en partie le produit d'une fascination pour l'élévation sociale, comme en témoigne le « trouble » érotique causé par le père de son amant (*PP*, 288), qu'elle ne cesse de rajeunir (*PP*, 313, notamment), laissant penser qu'elle est mue par une attraction presque indifférenciée pour les

⁴⁷ En effet, l'idée de retourner dans son pays natal provoque également chez Jacob une forme de répulsion ; alors qu'il pense quitter Paris, qui a « effacé beaucoup de l'air rustique [qu'il] y avai[t] apporté », il fréquente des voituriers « très grossiers » qui « [le] dégoûtèrent du village », dans MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*, éd. LEBORGNE Érik, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2010, p. 88-89. Son trouble identitaire est donc moins spectaculaire de celui de Jeannette, puisque son retour au pays natal reste à l'état de projet.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 249.

⁴⁹ FAUCHERY Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807 : essai de gynécomythie romanesque*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 1972, p. 229.

⁵⁰ MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*, *op. cit.*, p. 49.

classes supérieures. C'est peut-être même l'éclat de la figure royale qui rejaillit sur son noble amant. En effet, leur première rencontre se fait au retour d'une partie de chasse sous l'égide du souverain, que, symboliquement, Jeannette peine à distinguer de sa suite (*PP*, 37). De manière révélatrice, cette scène est redoublée, cette fois en l'absence du marquis, lorsque l'héroïne se trouve à Versailles : identifiant le roi, elle exprime alors une admiration hyperbolique pour « ce charmant prince » (*PP*, 249).

Enfin, en contradiction avec la chasteté prônée par la marquise dans la narration, Jeannette-personnage cède bien souvent aux tentations de la chair. Elle va même, à la fin du roman, jusqu'à revendiquer un droit au plaisir féminin, avouant son « impatience » de consommer son mariage avec le marquis (*PP*, 462). Dans les faits, la recherche du confort matériel prime toujours dans sa conduite. Ainsi, elle accepte de devenir une femme « entretenue » (*PP*, 237) pour s'éviter le couvent et est généralement peu regardante sur les intentions de ses protecteurs, tous amoureux d'elle.

Ces différents éléments convoquent la figure de l'aventurière⁵¹. À ce titre, la première partie du roman, qui joue sur les codes du roman baroque, n'est peut-être pas seulement le témoin d'un archaïsme esthétique : elle pourrait bien donner une des clefs de lecture du texte. Les aventures rocambolesques de Jeannette fuyant à toutes jambes dans la forêt, hors de portée des ardeurs du perfide chevalier d'Elbieux avant de tomber dans un piège à loup (*PP*, 69-70), ou passant la nuit perchée dans un arbre pour échapper à ses ravisseurs (*PP*, 86), en plus d'en faire une aventurière au sens littéraire, se prêtent à une lecture symbolique : le loup se cachant sous sa robe, ses jupons qui, s'accrochant dans les branches, l'empêchent de tomber de l'arbre dans lequel elle a grimpé, évoquent métaphoriquement le risque moral de son aventure sociale. Mais ils symbolisent aussi le fait que Mouhy entend faire du roman un espace dans lequel les lois morales sont suspendues, où le loup devient doux comme un agneau et où la chute est toujours amortie, un lieu où le plaisir est roi et où toutes les transformations sociales sont possibles. Dans son texte, le « romanesque blanc », conforme aux attendus moraux, se combine donc au « romanesque noir » des pulsions les plus inavouables, pour le plus grand plaisir des lecteurs⁵².

⁵¹ Pour le *Dictionnaire de l'Académie* (1762), l'aventurier est « celui qui n'a aucune fortune, qui vit d'intrigues » mais aussi celui qui « tâche de gagner les bonnes grâces de toutes les femmes, sans être amoureux d'aucune ». Ce type social est donc toujours soupçonné d'immoralité, plus encore quand il s'agit d'une femme. Voir à ce sujet ROTH Suzanne, *Les Aventuriers au XVIII^e siècle*, Paris, Galilée, 1980.

⁵² SCHAEFFER Jean-Marie, art. cit., p. 298-299. Cette combinaison est courante dans le roman-mémoires, où un narrateur plus âgé contemple les errances de sa jeunesse, mais il est rare que l'écart soit si grand entre les deux « registres » de la narration et des aventures narrées sans qu'il y ait condamnation explicite de la conduite passée.

Rendre l'aventure acceptable : le choix du romanesque⁵³

En transformant l'enfant perdue qu'était Marianne en parvenue, et en faisant du paysan une paysanne, Mouhy a fait naître une figure subversive, celle de l'aventurière, que seule la liberté du romanesque peut rendre acceptable. Dans son roman, Mouhy fait finalement l'inverse de Marivaux dans *La Vie de Marianne*. Le second utilise, selon Jean-Paul Sermain, la forme du roman-mémoires comme un leurre pour écrire un roman qui fait résolument primer la narration et les « petites réflexions⁵⁴ » de Marianne sur les aventures narrées, quasiment inexistantes, et ce pour donner corps à un discours difficilement admissible : celui d'une femme philosophe⁵⁵. Face à une aporie semblable, celle de faire exister une aventurière parvenue dans un univers réaliste, Mouhy semble choisir la solution inverse : faire primer les aventures narrées, transgressives, sur le cadre narratif conventionnel. Le *je* narrant serait un simple alibi permettant de dissimuler le caractère subversif du *je* narré. En effet, la marquise de L. V. devient, passé la préface, particulièrement discrète : les aventures sont racontées sans le recul de l'expérience, Jeannette narratrice les vit toujours au premier degré, elle est sans cesse surprise, apeurée, émerveillée, elle perçoit le monde comme « toujours déconcertant⁵⁶ ». La pluralisation de l'instance narrative contribue aussi à l'éviter. Nous savons depuis la préface que c'est un certain « chevalier de M. » qui écrit, et non la marquise elle-même qui lui a simplement fourni un « canevas » (*PP*, 34), mais on nous dit, en outre, à l'intérieur du récit que le marquis se plaît à lui prendre la plume des mains (*PP*, 268). Cette « interruption », Mouhy l'admet, n'est « pas trop selon les règles » (*ibid.*), car elle désigne le texte comme un faux récit autobiographique. Comme un roman, en somme, alors même que *La Vie de Marianne* réinvestissait de manière ludique le *topos* du manuscrit trouvé et ne postulait qu'une réécriture très marginale de la part de l'éditeur prétendu, qui se défendait de toute velléité auctoriale⁵⁷.

Ainsi, sous couvert de répéter les recettes marivaudiennes, Mouhy propose un mode de lecture alternatif qui fait primer les aventures sur les réflexions et invite à une lecture immersive, romanesque, et assumée comme telle. Si *La Vie de Marianne* innovait par la part inédite des

⁵³ Nous nous appuyons dans cette partie sur les analyses de la notion proposées dans *Le Romanesque*, DECLERCQ Gilles et MURAT Michel (dir.), *op. cit.*, en particulier celles qui sont développées dans les articles d'Alain Schaffner, « Le Romanesque, idéal du roman ? », p. 267-282 et de Jean-Marie Schaeffer, « La Catégorie du romanesque », p. 291-302.

⁵⁴ MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 59.

⁵⁵ SERMAIN Jean-Paul, « Méduse-marionnette : *La Vie de Marianne* de Marivaux (1728-1741) et l'héritage de *Don Quichotte* », *Études françaises*, vol. 42, n° 1, 2006, p. 111-125.

⁵⁶ COULET Henri, « Introduction » à la *Paysanne parvenue*, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁷ MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 49 : les détails matériels de l'objet (« un manuscrit en plusieurs cahiers [...] d'une écriture de femme »), du lieu où il a été retrouvé (« une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur »), la précision sur les changements apportés par le découvreur du texte (« nous avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé ») et son refus d'être qualifié d'auteur (« je ne suis point auteur, et jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci ») tendent à accréditer la thèse du manuscrit trouvé. Cette dernière est cependant fragilisée par la préhistoire du manuscrit (puisque la maison où il est retrouvé « a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes ») et par le relais que constitue le pseudo-éditeur, qui précise dans un « Avertissement » qu'il tient le manuscrit « d'un ami » et qui avoue avoir « retouché quelques endroits trop confus et trop négligés » (p. 47).

réflexions au sein de la narration, Marivaux ne faisait que radicaliser le principe de la lecture légitime du roman, qui en faisait le support d'une analyse moraliste⁵⁸. *La Paysanne parvenue*, au contraire, semble inviter à une pure lecture d'évasion, donnant le primat à l'imagination sur la réflexion et, à ce titre, cet ouvrage pourrait être le témoin de l'émergence, dans le courant du XVIII^e siècle, d'une lecture extensive, de pur loisir, voire de consommation⁵⁹.

Ce mode de lecture alternatif est représenté au sein du roman lui-même, dans une scène où Jeannette lit justement... *La Vie de Marianne* de Marivaux ! En pleine insomnie, elle se saisit dans sa bibliothèque d'une « brochure [...] fort courue » :

Je me remis dans mon lit avec ce livre ; je n'en eus pas lu quatre pages que je commençai à m'intéresser à la jeune personne qui en faisait le sujet, je m'attendris. Je tremblai de voir la fin d'un ouvrage à qui je devais tant. Je respirai et le fond de mes inquiétudes changea bientôt d'objets. Je m'oubliai moi-même, pour ainsi dire, en faveur de l'aimable Marianne que je lisais ; il me semblait trouver un rapport parfait de sa vie avec la mienne. Elle trouvait une protectrice, le portrait qu'elle en faisait convenait à Mme de G... À chaque page je faisais des applications, je m'arrêtais : Hélas ! disais-je, c'est moi, cet amant si tendre c'est le marquis, ce Climal Monsieur de G... Quelque différence qu'il y eût de ses aventures aux miennes, je voulais si fort y trouver du rapport, que je forçais les événements, ajustais les portraits, je m'appropriais enfin jusqu'aux conversations (PP, 331).

Elle est alors prise d'une folie de lecture jusqu'à l'endormissement. De manière tout à fait révélatrice, ce ne sont pas les « petites réflexions » que Jeannette retient de *La Vie de Marianne*, mais ce que les aventures de cette enfant trouvée peuvent avoir de commun avec les siennes⁶⁰. À moins de considérer Jeannette comme un contre-modèle offert au lecteur, ce qui nous semble ici peu convaincant tant la scène est chargée émotionnellement, nous pouvons considérer que ce passage légitime une lecture de *La Paysanne parvenue* au prisme de *La Vie de Marianne*. Cependant, comme Mouhy, c'est en lisant le chef-d'œuvre à contresens, c'est-à-dire en en retenant les aventures plus que les réflexions, que la paysanne y trouve un plaisir de lecture. Certains critiques ont vu dans cette scène une manière pour Mouhy de s'attribuer la primauté et de faire de Jeannette le modèle

⁵⁸ Dans l'« Avertissement » qui ouvre le roman, l'« éditeur » précise que la longueur des réflexions de Marianne va à l'encontre du « goût général d'à présent » qui cherche, dans un roman « plus de faits, et moins de morale », se montrant évidemment critique du public qui « ne veut dans des aventures que les aventures mêmes » (*ibid.*, p. 47), public visé par Mouhy, selon nous. La portée morale du roman, radicalisée ici par les « si longues et si fréquentes réflexions » (*ibid.*) de la narratrice, est un argument traditionnel de légitimation de ce genre déconsidéré – voir à ce sujet MAY Georges, *Le Dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur le rapport du roman et de la critique 1715-1761*, Paris, New Haven, Presses Universitaires de France / Yale University Press, 1963.

⁵⁹ CHARTIER Roger, « Le Commerce du roman. Les larmes de Damilaville et la lectrice impatiente », dans *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XVI^e-XVIII^e siècle)*, op. cit., p. 162-164.

⁶⁰ Voir SCHAFFNER Alain, art. cit., p. 268-269 : « Le romanesque désigne d'abord une manière de concevoir la vie par comparaison avec sa représentation artistique », le lecteur, « même naïf », occupant une « place centrale » dans la définition de la notion.

réel de Marianne⁶¹, ou une façon insidieuse de critiquer le style soporifique de Marivaux⁶². Il semble au contraire que Mouhy reconnaisse ici, à travers son héroïne qui s'« oublie [elle]-même [...] en faveur de l'aimable Marianne » à qui elle « d[oit] tant », sa dette vis-à-vis du grand romancier, tout en affirmant sa « différence » et son autonomie. Quant à l'endormissement final, peut-être faut-il y voir surtout une manière de souligner l'affinité de la lecture romanesque avec le rêve⁶³.

Conclusion

La Paysanne parvenue est donc une réécriture subversive de *La Vie de Marianne* en un sens bien précis : non pas au sens moral – plan sur lequel Mouhy est, au moins en apparence, tout à fait conservateur – mais au sens où cette réécriture déstabilise le rapport entre modèle et copie, puisqu'elle est le produit d'un refus de suivre le contrat de lecture proposé par Marivaux qui fait primer la réflexion sur les aventures racontées. Plus que d'écriture subversive, il faudrait alors parler d'une lecture subversive, dont l'auteur nous invite, en tant que lecteurs, à suivre la piste. En prenant le chef-d'œuvre marivaudien à contre-sens, Mouhy renouvelle à sa manière le roman-mémoires et apporte une réponse inédite au dilemme du roman de son temps, pris entre idéalisme et réalisme : refusant d'en rester à l'aporie d'un Marivaux qui laisse son œuvre inachevée et ne mène pas à son terme le roman de la parvenue, Mouhy fait le choix d'une aventure sociale réaliste quoiqu'in vraisemblable, du rêve en toute conscience, c'est-à-dire du romanesque. Si, comme l'écrit Jean-Paul Sermain, Marianne est un « Don Quichotte moderne », antiromanesque et armé de « la plume autobiographe⁶⁴ », sa petite sœur Jeannette serait un Don Quichotte non encore désillusionné, la plume romanesque au côté. Entre les lecteurs rêveurs et les lecteurs critiques, on voit que Mouhy a choisi son camp.

Bibliographie

⁶¹ Henri Coulet dans son « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, *op. cit.*, p. 19 écrit que Mouhy a pu vouloir faire croire à un rapport fortuit entre les deux romans. Annie Rivara dans son article « De la lecture de *La Vie de Marianne* comme moyen de parvenir : *La Paysanne parvenue* de Mouhy » (*Revue Marivaux*, n° 2, 1993, p. 87) note que cette scène de lecture donne lieu à une inversion de la relation entre modèle et copie, la vie de Jeannette apparaissant comme un réel brut dont le roman de Marivaux viendrait éclairer le sens.

⁶² DIONNE Ugo, « “De si solides bagatelles” : réflexions et représentations romanesques chez le chevalier de Mouhy », *Études françaises*, vol. 49, n° 1, 2013, p. 118.

⁶³ MURAT Michel, « Reconnaissance au romanesque », dans *Le Romanesque*, *op. cit.*, p. 226 rapproche ces deux phénomènes.

⁶⁴ SERMAIN Jean-Paul, « Méduse-marionnette : *La Vie de Marianne* de Marivaux (1728-1741) et l'héritage de Don Quichotte », *art. cit.*, p. 125.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. KRAUS Cynthia, Paris, La Découverte Poche, 2006.

CHARTIER Roger, « Le Commerce du roman. Les larmes de Damilaville et la lectrice impatiente », dans *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éditions du Seuil / Gallimard, 2005, p. 155-175.

CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

COULET Henri, « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 7-23.

DECLERCQ Gilles et MURAT Michel (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004.

DÉMORIS René, *Le Roman à la première personne du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002.

DEFONTAINES Pierre-François Guyot, « Lettre 35 », *Observations sur les écrits modernes*, t. III, Paris, Chaubert, 1735, p. 117-119.

DIONNE Ugo, « “De si solides bagatelles” : réflexions et représentations romanesques chez le chevalier de Mouhy », *Études françaises*, vol. 49, n° 1, 2013, p. 101-128.

DUBUISSON Simon Henri, « Lettre 15 », *Lettres du commissaire Dubuisson au marquis de Caumont [1735-1741]*, éd. ROUXEL Albert, Paris, P. Arnould, 1882, p. 145-146.

ESCOLA Marc et al. (dir.), *La Partie et le tout : la composition du roman, de l'âge baroque au tournant des Lumières*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011.

FAUCHERY Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807 : essai de gynécomythie romanesque*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 1972.

GREEN Frederick Charles, « A Forgotten Novel of Manners of the Eighteenth Century: La Paysanne parvenue by Le Chevalier de Mouhy », *The Modern Language Review*, Vol. 38, No. 3, July 1923, p. 309-316.

GREEN Frederick Charles, « The Chevalier de Mouhy, an Eighteenth-Century French Novelist », *Modern Philology*, Vol. 22, No.3, February 1925, p. 225-237.

HERMAN Jan, PEETER Kris et PELCKMANS Paul (dir.), *Le Chevalier de Mouhy, Bagarres et bigarrures*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010.

HUET Marie-Hélène, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII^e siècle*, Paris, Corti, 1975.

IMBERT Guillaume, *Le Mercure de France*, 18 septembre 1784, « Nécrologie », p. 122-126.

- ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, trad. SZNYCER Evelyne, Bruxelles, Mardaga, 1976.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, trad. MAILLARD Claude, Paris, Gallimard, 1978.
- MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, éd. GILOT Michel, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1978.
- MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*, éd. LEBORGNE Érik, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2010.
- MARTIN Angus, « Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions », *Revue des Sciences Humaines*, n° 139, 1970, p. 383-389.
- MAY Georges, *Le Dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude sur le rapport du roman et de la critique 1715-1761*, Paris, New Haven, Presses Universitaires de France / Yale University Press, 1963.
- MAYER Charles-Joseph de et GARNIER Charles-Georges-Thomas, « Notice consacrée à Mouhy », dans *Le Cabinet des fées*, t. XXXVII, Amsterdam, s. n., 1786, p. 203-210.
- MOËT Jean-Pierre, *Code de Cythère*, Paris, s. n., 1746, p. 21-24.
- MOUHY Charles de, *La Paysanne parvenue*, éd. Coulet Henri, Paris, Desjonquères, 2005.
- MOUHY Charles de, *Paris ou le mentor à la mode*, t. I, Paris, Pierre Ribou, 1735.
- PALISSOT DE MONTENOY Charles, « Notice consacrée à Mouhy », dans *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature [1779]*, t. II, Paris, Gérard, 1803, p. 205-207.
- RIVARA Annie, « De la lecture de *La Vie de Marianne* comme moyen de parvenir : *La Paysanne parvenue* de Mouhy », *Revue Marivaux*, n° 2, 1993, p. 76-90.
- RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.
- ROTH Suzanne, *Les Aventuriers au XVIII^e siècle*, Paris, Galilée, 1980.
- ROUSSET Jean, *Forme et signification*, Paris, Corti, 1962.
- SERMAIN Jean-Paul, « Méduse-marionnette : *La Vie de Marianne* de Marivaux (1728-1741) et l'héritage de Don Quichotte », *Études françaises*, vol. 42, n° 1, 2006, p. 111-125.
- SERMAIN Jean-Paul, *Métafictions, 1670-1730 : la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002.
- VOLTAIRE, « Vers et poésie », dans *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, t. VIII, éd. CRONK Nicholas et MERVAUD Christiane, t. XLIII des *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, p. 448-464.

ZAGAMÉ Antonia, *L'Écrivain à la dérobée : l'auteur dans le roman à la première personne, 1721-1782*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011.